

JOSÉ CARLOS SOMOZA

La caverne des idées

roman traduit de l'espagnol
par Marianne Millon



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un éphèbe est retrouvé mort dans les rues d'Athènes. Des loups lui auraient dévoré le cœur. Son ancien mentor à l'Académie sollicite les services d'un fin limier : Héraclès Pontor, le Déchiffreur d'Enigmes. Le philosophe platonicien et cet Hercule Poirot à l'antique conduisent l'enquête tambour battant, entre vieilles familles aristocratiques, savantes hétéaires et troublants nubiles.

Tous deux s'emploient avec passion à trouver la Vérité et, accessoirement, le coupable. Car la joute philosophique se superpose à l'investigation policière, tandis que les crimes s'enchaînent.

L'histoire de ces crimes est aussi l'histoire d'un manuscrit qu'un traducteur retranscrit sous nos yeux, ignorant qu'il en est un des personnages. Convaincu que le texte recèle une clé de lecture, il note ses réflexions en bas de page avant de se voir happé par les intrigues qu'il tente de mettre en lumière. Alors qu'il pense s'appuyer sur les vertus de la raison pour clarifier des faits rationnels, il est le jouet des mots : une créature de l'auteur qui vient établir la revanche de la littérature sur la philosophie, démontrer que seule la fiction contient toutes les vérités du monde.

Vie quotidienne dans la Grèce antique, propos philosophiques, littérature classique se conjuguent avec bonheur dans ce captivant polar... atypique.

JOSÉ CARLOS SOMOZA

*José carlos Somoza est né à La Havane en 1959. Il est psychiatre et vit à Madrid.
Publié déjà dans de nombreux pays, La Caverne des idées rencontre un succès
international immense.*

DU MÊME AUTEUR

LA CAVERNE DES IDÉES, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 604.

LA BOUCHE, Mille et Une Nuits, 2003.

LE DÉTAIL, Mille et Une Nuits, 2003.

CLARA ET LA PÉNOMBRE, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 669.

LA DAME N° 13, Actes Sud, 2005 ; Babel, n° 793.

LA THÉORIE DES CORDES, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 911.

DAPHNÉ DISPARUE, Actes Sud, 2008.

LA CLÉ DE L'ABÎME, Actes Sud, 2009 ; Babel n°1080.

L'APPÂT, Actes Sud, 2011.

Illustration de couverture :

Peintre de Brygos, *Skyphos : Priam chez Achille*,
céramique, vers 490 av. J.-C.

Titre original :

La Caverna de las ideas

Editeur original :

Alfaguara, Madrid

© José Carlos Somoza, 2000

© ACTES SUD, 2002

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-03130-5

JOSÉ CARLOS SOMOZA
La Caverne des idées

roman traduit de l'espagnol
par Marianne Millon

ACTES SUD

Il existe en effet une vraie raison qui se dresse en face de celui qui aura l'audace d'écrire quoi que ce soit sur ce genre de questions, raison que j'ai donnée maintes fois, précédemment même, et de laquelle, semble-t-il, il y a lieu de parler encore à présent.

Pour chacune des réalités, les facteurs indispensables de la connaissance qu'on en obtient sont au nombre de trois, et un quatrième est la connaissance en elle-même ; pour ce qui est d'un cinquième, il faut admettre que c'est, en soi, l'objet précisément de la connaissance et ce qu'il est véritablement. Premier facteur : le nom ; deuxième facteur : la définition ; troisième : l'image...

PLATON, *Lettre VII.*

Toutes les notes du traducteur sont de l'auteur.

I*

Le cadavre reposait sur de fragiles brancards en bois de bouleau. Le torse et le ventre étaient couverts d'hématomes, les chairs déchirées maculées de sang coagulé et de terre séchée, mais la tête et les bras présentaient un meilleur aspect. Un soldat avait retiré les manteaux qui le recouvraient pour permettre à Aschilos de l'examiner, et les curieux s'étaient approchés, d'abord avec timidité, puis en masse, formant un cercle autour de la macabre dépouille. Le froid hérissait la peau bleue de la Nuit, et le Borée faisait onduler la chevelure dorée des torches, les bords sombres des chlamydes et le crin épais des casques des soldats. Le Silence gardait les yeux ouverts : les regards étaient suspendus à la terrible exploration clinique d'Aschilos, qui, avec des gestes de sage-femme, écartait les lèvres des blessures ou plongeait les doigts dans les effrayantes cavités avec l'attention minutieuse d'un lecteur qui glisse son index sur les inscriptions portées sur un papyrus, le tout sous la lumière d'une lampe que son esclave lui approchait en la protégeant de la main des coups de griffe du vent. Candale le Vieux était le seul à parler : il avait crié dans les rues, quand les soldats étaient arrivés avec le cadavre, réveillant tout le voisinage, et il restait en lui comme un écho du vacarme qu'il avait engendré. Le froid ne semblait pas l'atteindre, bien qu'il fût à moitié nu ; il boitait

* Les cinq premières lignes sont manquantes. Dans son édition du texte original, Montalo affirme que le papyrus a été déchiré à cet endroit. Je commence ma traduction de *La Caverne des idées* à la première phrase du texte de Montalo, qui est le seul que nous ayons à notre disposition. (N.d.T.)

autour du cercle d'hommes en traînant le pied gauche, atrophié, constitué d'un seul et même ongle de satyre, et il tendait les joncs de ses bras d'une minceur extrême pour s'appuyer sur les autres tout en s'exclamant :

— C'est un dieu... Regardez-le!... Les dieux descendent ainsi de l'Olympe... Ne le touchez pas!... Ne vous l'avais-je pas dit?... Jure que c'est un dieu, Callimaque!... Jure-le, Euphorbe!...

Sa longue chevelure blanche, qui se dressait en désordre sur la tête anguleuse comme un prolongement de sa folie, s'agitait au vent en lui masquant à moitié le visage. Mais on ne lui prêtait guère attention : les gens préféraient observer le mort plutôt que le fou.

Le capitaine de la garde-frontière était sorti de la maison la plus proche, escorté par deux soldats, et ajustait maintenant son casque à long panache : il lui semblait bon d'arborer ses insignes militaires en public. A travers la sombre visière, il contempla l'assistance et, avisant Candale, il le désigna du geste indifférent avec lequel il aurait pu chasser une mouche gênante.

— Faites-le taire, par Zeus, dit-il, ne s'adressant à aucun des soldats en particulier.

L'un d'eux s'approcha du vieil homme, souleva sa lance par la base et frappa d'un seul mouvement horizontal le papyrus fripé de son bas-ventre. Candale reprit son souffle au milieu d'un mot et se plia en deux sans bruit, comme un cheveu que le vent recourbe. Il resta à terre à se tordre et à gémir. Les gens apprécèrent le retour du silence.

— Ton avis, physicien?

Aschilos, le médecin, prit son temps pour répondre ; il ne releva même pas la tête vers le capitaine. Il n'aimait pas qu'on l'appelât ainsi, "physicien", et encore moins sur ce ton qui semblait proclamer que tous les individus étaient méprisables à l'exception de celui qui l'employait. Aschilos n'était pas un militaire, mais il descendait d'une ancienne lignée d'aristocrates et avait reçu une excellente éducation : il connaissait bien les Aphorismes, pratiquait le Serment dans toutes ses acceptions, et avait consacré sur l'île de Cos de longues périodes à l'étude de l'art sacré des Asclépiades, disciples et héritiers d'Hippocrate. Il n'était donc pas homme à se laisser humilier facilement par

un capitaine de la garde-frontière. Et puis il se sentait outragé : les soldats l'avaient réveillé à une heure incertaine de la ténébreuse matinée pour aller examiner en pleine rue le cadavre de ce jeune homme ramené sur des brancards du mont Lycabette, certainement dans le but de lui faire établir une sorte de rapport ; or lui, Aschilos, tout le monde le savait, n'était pas le médecin des morts mais celui des vivants, et il considérait que cette tâche indigne discréditait son métier. Il souleva les mains du cadavre déchiqueté, entraînant avec lui une chevelure d'humeurs sanguinolentes que son esclave s'empressa d'essuyer avec un tissu humidifié dans de l'eau lustrale. Il se racla la gorge à deux reprises avant de parler et dit :

— Les loups. Il a probablement été attaqué par une meute affamée. Morsures, coups de griffe... Le cœur n'est plus à sa place. Ils le lui ont arraché. La cavité des fluides chauds est en partie vide...

La Rumeur aux longs cheveux courut sur les lèvres de l'assistance.

— Tu as entendu, Hémodore, murmura un homme à un autre. Les loups.

— Il faudrait faire quelque chose à ce sujet, répondit son interlocuteur. Nous en débattons à l'Assemblée...

— La mère a déjà été prévenue, annonça le capitaine, faisant taire les commentaires de sa voix ferme. Je n'ai pas voulu lui donner de détails ; elle sait juste que son fils est mort. Et elle ne verra pas le corps avant l'arrivée de Daminos de Clazobion : c'est maintenant le seul homme de la famille, et c'est à lui de décider ce qu'il convient de faire – il parlait d'une voix puissante, habituée à se faire obéir, les jambes écartées, les poings appuyés sur le jupon de la tunique. Il semblait s'adresser aux soldats, bien qu'il fût évident qu'il jouissait de l'attention du peuple. En ce qui nous concerne, c'est terminé!

Et il se retourna vers le groupe de civils pour ajouter :

— Allons, citoyens, rentrez chez vous! Il n'y a plus rien à voir! Trouvez le sommeil si vous le pouvez... La nuit n'est pas encore finie!

De même que des mèches ébouriffées par un vent capricieux dont chacun des cheveux choisit de s'agiter dans une direction,

la modeste foule se dispersa, certains en groupes, d'autres seuls, commentant le terrible événement, ou bien en silence :

— C'est exact, Hémodore, les loups abondent au Lycabette. J'ai entendu dire que des paysans avaient été attaqués...

— Et aujourd'hui... ce pauvre éphèbe! Nous devons en parler à l'Assemblée...

Un homme de petite taille, obèse, ne partit pas en même temps que les autres. Il se trouvait aux pieds du cadavre, le contemplait les yeux mi-clos et paisibles, sans aucune expression sur son visage gros mais net. On aurait dit qu'il dormait debout : ceux qui s'en allaient l'esquivaient, passaient à côté de lui sans le regarder, comme s'il se fût agi d'une colonne ou d'une pierre. L'un des soldats s'approcha de lui et tira sur son manteau.

— Rentre chez toi, citoyen. Tu as entendu notre capitaine.

L'homme n'eut pas l'air très concerné : il continua à regarder dans la même direction pendant que ses gros doigts caressaient les bords de sa barbe argentée bien taillée. Le croyant sourd, le soldat le poussa légèrement et éleva la voix :

— Eh, je te parle! Tu n'as pas entendu notre capitaine? Rentre chez toi!

— Excuse-moi, dit l'homme sur un ton qui ne révélait en rien que l'intervention du soldat l'inquiétait le moins du monde. Je m'en vais.

— Que regardes-tu ?

L'homme cligna deux fois des paupières et détourna les yeux du cadavre qu'un autre soldat était en train de recouvrir d'un manteau.

— Rien. Je réfléchissais, dit-il.

— Eh bien réfléchis couché dans ton lit.

— Tu as raison, approuva l'homme. On aurait dit qu'il sortait d'un rêve très court. Il jeta un regard autour de lui et s'éloigna lentement.

Les curieux s'étaient maintenant tous éloignés, et Aschilos, qui s'entretenait avec le capitaine de la garde, semblait tout à fait disposé à disparaître rapidement dès que son interlocuteur le lui permettrait. Même le vieux Candale, se tordant encore de douleur en gémissant, s'éloignait à quatre pattes, aiguillonné

par les coups de pied des soldats, à la recherche d'un recoin obscur où passer la nuit en rêvant de sa folie ; ses longs cheveux blancs s'animaient avec le vent, se hérissaient dans son dos, pour se dresser en une masse irrégulière de cheveux de neige, une aigrette blanche s'agitant au vent. Dans le ciel, épousant avec exactitude les lignes du Parthénon, la nuageuse chevelure de la Nuit, ornée d'argent, s'effrangeait comme la longue coiffure d'une jeune fille*.

Mais l'homme obèse que le soldat semblait avoir tiré d'un rêve ne s'engagea pas comme les autres dans la chevelure de rues entrelacées qui formaient le quartier intérieur au tracé complexe ; comme s'il y avait réfléchi à deux fois, il fit le tour de la petite place d'un pas tranquille et se dirigea vers la maison d'où était sorti, quelques instants plus tôt, le capitaine de la garde et d'où s'échappaient maintenant, clairement audibles, de funestes lamentations. La demeure, même dans la pénombre épuisée de la nuit, trahissait la présence d'une famille jouissant d'une certaine position économique : grande, pourvue de deux étages, elle était précédée d'un vaste jardin et d'un muret. Le portail d'entrée, auquel on accédait par un petit perron, était à double battant, flanqué de colonnes doriques. Les portes étaient ouvertes. Assis sur le perron, sous la lumière d'une torche accrochée au mur, il y avait un enfant.

Quand l'homme s'approcha, il vit un vieillard passer les portes d'un pas chancelant : il portait la tunique grise des esclaves, et au début, à sa façon de se déplacer, l'homme crut qu'il était ivre ou estropié, avant de s'apercevoir qu'il pleurait amèrement. Le vieillard ne lui adressa pas même un regard au passage : pressant son visage entre ses mains sales, il avança à l'aveuglette sur le chemin qui menait au jardin jusqu'à la petite statue de l'Hermès tutélaire tout en balbutiant des phrases sans suite, inintelligibles, parmi lesquelles on comprenait parfois :

* L'abus de métaphores liées aux "mèches" ou aux "chevelures", dispersées ici et là, attire l'attention depuis le début du texte : il est possible qu'elles signalent la présence d'une eidesis, mais cela n'est pas encore sûr. Montalo ne semble pas l'avoir remarqué, car il n'en fait pas mention dans ses notes. (*N.d.T.*)

“Ma maîtresse...!”, ou bien : “O, infortune...!” L’homme cessa de lui prêter attention et s’adressa à l’enfant, qui l’observait sans avoir l’air intimidé, toujours assis sur le perron, ses petits bras croisés sur ses jambes.

— Tu sers dans cette maison ? lui demanda-t-il en lui montrant le disque rouillé d’une obole.

— Oui, mais je pourrais aussi bien servir dans la tienne.

L’homme fut surpris par la rapidité de sa réponse et le défi contenu dans sa voix. Il ne lui donna pas plus de dix ans. L’enfant portait nouée autour du front une bande de tissu qui contenait à grand-peine le désordre de ses lourdes mèches blondes, pas exactement blondes mais couleur miel, bien qu’il fût malaisé d’apprécier la tonalité précise de cette chevelure sous l’éclat de la torche. Son visage, menu et pâle, démentait toute ascendance lydienne ou phénicienne et laissait supposer une origine du Nord, peut-être thrace ; son expression, avec le sourcil court et froncé et le sourire asymétrique, était un concentré d’intelligence. Il portait juste la tunique grise des esclaves, mais, bien qu’il allât bras et jambes nus, il ne semblait pas avoir froid. Il saisit l’obole avec dextérité et la fit disparaître entre les plis de sa tunique. Il resta assis, à balancer ses pieds nus.

— Pour l’instant, je n’ai besoin que d’un service, dit l’homme : Que tu m’annonces à ta maîtresse.

— Ma maîtresse ne reçoit personne. Un grand soldat, qui est le capitaine de la garde, lui a rendu visite tout à l’heure et lui a dit que son fils était mort. Maintenant elle crie, s’arrache les cheveux et invoque les dieux pour les maudire.

Et comme si ses paroles avaient eu besoin d’une preuve, on entendit soudain, des profondeurs de la maison, un long chœur de hurlements.

— Ce sont ses esclaves, indiqua l’enfant sans se troubler.

— Ecoute, dit l’homme. Je connaissais le mari de ta maîtresse...

— C’était un traître, l’interrompit l’enfant. Il est mort il y a longtemps, condamné à mort.

— Oui, c’est pour cela qu’il est mort : parce qu’il a été condamné à mort. Mais ta maîtresse me connaît bien et, puisque je suis ici, j’aimerais lui présenter mes condoléances,

dit-il en tirant de sa tunique une nouvelle obole, qui changea de mains avec la même rapidité que la précédente. Va lui dire qu'Héraclès Pontor est venu lui rendre visite. Si elle ne souhaite pas me voir, je m'en irai. Mais va le lui dire.

— J'y vais. Mais si elle ne te reçoit pas, est-ce que je dois te rendre les oboles ?

— Non, elles sont pour toi. Mais je t'en donnerai une autre si elle me reçoit.

L'enfant se leva d'un bond.

— Tu as le sens des affaires, par Apollon ! et il disparut dans l'obscurité du seuil.

Dans le ciel nocturne, la chevelure ébouriffée des nuages changea à peine de forme pendant l'intervalle où Héraclès attendit une réponse. Enfin, les cheveux couleur miel de l'enfant revinrent de l'obscurité :

— Donne-moi la troisième obole, dit-il en souriant.

A l'intérieur de la maison, les couloirs communiquaient entre eux par des arcs en pierre qui avaient l'air de grandes gueules ouvertes, formant un dédale de ténèbres. L'enfant s'arrêta au milieu d'un couloir sombre pour placer dans un crochet la torche avec laquelle il avait indiqué le chemin, mais le crochet était placé trop haut, et bien que le petit esclave n'eût pas demandé de l'aide – il se dressait sur la pointe des pieds en faisant des efforts pour l'atteindre – Héraclès prit la torche et la glissa doucement à travers l'anneau de fer.

— Je te remercie, dit l'enfant. Je ne suis pas encore assez grand.

— Cela ne va pas tarder.

A travers les murs, filtraient les clameurs, les rugissements, les échos de la douleur, provenant de bouches invisibles. C'était comme si tous les habitants de la maison s'étaient lamentés en même temps. L'enfant, dont Héraclès ne pouvait voir le visage car il marchait devant lui, petit, vulnérable, telle une brebis avançant vers la gueule ouverte d'une énorme bête noire, sembla soudain bouleversé lui aussi :

— Nous aimions tous beaucoup le jeune maître, dit-il sans se retourner et sans s'arrêter. Il était très bon – et il émit un

bref halètement, ou un soupir, ou il renifla, et Héraclès se demanda un instant s'il ne serait pas en train de pleurer. Il ne nous faisait fouetter que quand nous avons vraiment fait quelque chose de mal, et le vieil Iphimaque et moi n'avons jamais été punis... Tu as vu l'esclave qui est sorti de la maison à ton arrivée?

— Je n'ai pas fait attention.

— C'était Iphimaque. Il a été le pédagogue de notre jeune maître, la nouvelle l'a dévasté – et il ajouta, en baissant la voix : Iphimaque est gentil, quoique un peu sot. Je m'entends bien avec lui, mais je m'entends bien avec presque tout le monde.

— Cela ne me surprend pas.

Ils étaient parvenus à une pièce.

— Tu dois attendre là. La maîtresse va venir tout de suite.

La pièce était un cénacle dépourvu de fenêtres, pas très grand, éclairé par l'éclat irrégulier de modestes lampes placées sur de petites consoles en pierre. Elle était décorée par des amphores à large ouverture. Il y avait également deux vieux divans qui n'invitaient pas précisément à s'y délasser. Quand Héraclès fut seul, l'obscurité de cet antre, les sanglots incessants, et même l'air confiné qui flottait comme l'haleine d'une bouche malade, commencèrent à l'étouffer. Il pensa que toute la maison semblait en harmonie avec la mort, comme si l'on n'avait cessé d'y célébrer de longues funérailles quotidiennes. Quelle était cette odeur? se demanda-t-il. Les pleurs féminins. La pièce était saturée de l'odeur humide des femmes tristes.

— Héraclès Pontor, c'est toi?...

Une ombre se découpait sur le seuil d'accès aux pièces intérieures. La faible lumière des lampes ne révélait pas son visage, à l'exception étonnante de la région des lèvres. De sorte que la première chose qu'Héraclès aperçut d'Etis fut sa bouche, qui, en s'ouvrant pour faire naître les mots, laissa entrevoir un fuseau noir qui sembla le contempler à distance comme les yeux des silhouettes peintes.

— Tu n'avais pas franchi le seuil de ma modeste maison depuis bien longtemps, dit la bouche sans attendre de réponse. Sois le bienvenu.

— Je t'en remercie.

— Ta voix... Je m'en souviens encore. Et ton visage. Mais l'oubli vient vite, même si l'on se voit souvent...

— Nous ne nous voyons pas souvent, répondit Héraclès.

— C'est vrai : ta maison est toute proche de la mienne, mais tu es un homme et moi une femme. J'occupe mon poste de *despoïna*, de maîtresse de maison solitaire, et toi d'homme qui parle à l'agora et donne son avis à l'Assemblée... Je ne suis qu'une femme veuve. Toi, un homme veuf. Nous faisons tous deux notre devoir d'Athéniens.

La bouche se referma, et les lèvres pâles se crispèrent en dessinant une courbe très fine, presque invisible. Un sourire ? Héraclès avait du mal à le déterminer. Derrière l'ombre d'Etis, apparurent deux esclaves qui l'escortaient ; elles pleuraient toutes deux, sanglotaient, ou entonnaient simplement un son entrecoupé, comme des joueuses de hautbois. "Je dois supporter sa cruauté parce qu'elle vient de perdre son seul fils", pensa-t-il.

— Je te présente mes condoléances, dit-il.

— Je les accepte.

— Et je t'offre mon aide. Pour tout ce dont tu peux avoir besoin.

Il comprit immédiatement qu'il n'aurait pas dû ajouter ça : c'était dépasser les limites de sa visite, vouloir réduire l'interminable distance, résumer toutes les années de silence en deux mots. La bouche s'ouvrit comme un animal tapi, ou endormi, petit mais dangereux, qui aurait soudain aperçu une proie.

— C'est le prix à payer pour ton amitié avec Méragre, répondit-elle sèchement. Tu n'as pas besoin d'en dire plus.

— Il ne s'agit pas de mon amitié avec Méragre... Je considère cela comme un devoir.

— Oh, un devoir, sa bouche dessina – maintenant c'était sûr – un vague sourire. Un devoir sacré, bien entendu. Tu parles comme toujours, Héraclès Pontor !

Elle avança d'un pas : la lumière découvrit la pyramide de son nez, les pommettes labourées par des griffures récentes, et les braises sombres de ses yeux. Elle n'avait pas autant vieilli qu'Héraclès l'aurait cru : elle conservait, lui sembla-t-il, la marque de l'artiste qui l'avait créée. Les *kolpoi* du péplum sombre s'étaient en ondes lentes sur sa poitrine ; une main,

la gauche, disparaissait sous son châle, la droite s'accrochait au vêtement pour le refermer. Ce fut sur cette main qu'Héraclès vit les marques de la vieillesse, comme si les années avaient glissé le long des bras pour en noircir les extrémités. C'était là, uniquement là, à ces nœuds évidents et à la déformation des doigts, qu'Etis était vieille.

— Je te remercie, murmura-t-elle, et il y avait dans sa voix, pour la première fois, une profonde inflexion de sincérité qui l'émut. Comment l'as-tu appris aussi vite ?

— Il y a eu de l'agitation dans la rue quand ils ont amené le corps. Tous les voisins ont été réveillés.

On entendit un cri. Puis un autre. Pendant un moment absurde, Héraclès pensa qu'ils venaient de la bouche d'Etis, qui était fermée : comme si elle avait rugi à l'intérieur et que tout son corps mince eût frémi, résonnant de ce qui montait de sa gorge.

Mais à ce moment le cri pénétra dans la pièce vêtue de noir, poussa les esclaves et, accroupi, courut d'un mur à l'autre et se laissa tomber dans un coin, assourdissant, se tordant comme en proie à la maladie sacrée. Il finit par éclater en des sanglots irrépressibles.

— Pour Elea, cela a été bien pire, dit Etis sur un ton d'excuse, comme si elle voulait demander pardon à Héraclès de la conduite de sa fille : Tramaque n'était pas seulement son frère ; c'était aussi son *kyrios*, son protecteur légal, le seul homme qu'Elea ait connu et aimé...

Etis se retourna vers la jeune fille qui, recroquevillée dans le sombre recoin, les jambes repliées comme si elle avait voulu occuper le moins d'espace possible, ou avait souhaité être absorbée par les ombres comme par une toile d'araignée noire, élevait les mains devant son visage, les yeux et la bouche démesurément ouverts – ses traits se résumaient à trois cercles qui recouvraient le visage tout entier –, agitée par de violents sanglots.

— Ça suffit, Elea, dit Etis. Tu ne dois pas sortir du gynécée, tu le sais, et encore moins dans cet état. Manifester ainsi sa douleur devant un invité... quoi ! Cela ne sied pas à une femme digne ! Retourne dans ta chambre ! Mais les pleurs de la jeune fille redoublèrent. Levant la main, Etis s'exclama : Je ne te le redirai pas !

— Laissez-moi faire, maîtresse, l'implora une esclave qui s'agenouilla précipitamment devant Elea et lui adressa tout bas quelques mots qu'Héraclès ne parvint pas à entendre. Bientôt, les sanglots se transformèrent en balbutiements incompréhensibles.

Quand Héraclès porta à nouveau le regard vers Etis, il s'aperçut que c'était elle qui le regardait.

— Que s'est-il passé? demanda Etis. Le capitaine de la garde m'a juste dit qu'un chevrier avait retrouvé son corps non loin du Lycabette...

— Aschilos, le médecin, affirme que ce sont des loups.

— Il faudrait beaucoup de loups pour tuer mon fils!

“Et tout autant pour en finir avec toi, ô noble femme”, pensa-t-il.

— Il y en avait certainement beaucoup, acquiesça-t-il.

Etis se mit à parler avec une douceur étrange, sans s'adresser à Héraclès, comme si elle avait récité une prière, seule. Dans la pâleur de son visage, les lèvres de ses griffures rougeâtres saignaient à nouveau.

— Il est parti il y a deux jours. Je lui ai dit au revoir comme tant d'autres fois, sans m'inquiéter, car c'était déjà un homme et il faisait attention à lui... “Je vais passer la journée à la chasse, mère, m'a-t-il dit. Je remplirai ma gibecière de cailles et de grives pour toi. Je poserai aussi des pièges pour les lièvres avec mes filets...” Il pensait rentrer le soir même. Il ne l'a pas fait. Je comptais le lui reprocher à son retour, mais...

Sa bouche s'ouvrit soudain, comme si elle avait été préparée à prononcer un mot énorme. Elle resta un instant dans cette posture, les mandibules crispées, l'obscur ellipse des mâchoires immobilisée dans le silence*. Elle la referma alors doucement et murmura :

— Mais aujourd'hui je ne peux pas affronter la Mort et la disputer... parce qu'elle ne reviendrait pas avec le visage de mon fils pour me demander pardon... Mon fils chéri!...

* Les métaphores et images reliées à “bouches”, “mâchoires” ou “rugissements”, occupent, comme le lecteur averti l'a peut-être déjà remarqué, toute la deuxième partie de ce chapitre. Il me semble évident que nous nous trouvons en présence d'un texte eidétique. (*N.d.T.*)

“Chez elle, une légère tendresse est plus terrible que le rugissement du héros Stentor”, pensa Héraclès, admiratif.

— Les dieux sont parfois injustes, dit-il pour tout commentaire, mais également parce qu’il en était dans le fond persuadé.

— Ne parle pas d’eux, Héraclès... Oh, ne parle pas des dieux! La bouche d’Etis tremblait de colère. Ce sont les *dieux* qui ont planté leurs crocs dans le corps de mon fils et ont souri en lui arrachant le cœur pour le dévorer, en aspirant avec délectation le tiède arôme de son sang! Oh, ne parle pas des dieux en ma présence!...

Héraclès pensa qu’Etis tentait, en vain, d’apaiser sa propre voix, qui résonnait maintenant en de forts rugissements entre ses mâchoires, provoquant le silence autour d’elle. Les esclaves avaient tourné la tête pour l’observer ; Elea elle-même s’était tue et écoutait sa mère avec un sérieux mortel.

— Zeus Cronide a abattu le dernier chêne de cette maison, encore vert!... Maudits soient les dieux et leur caste immortelle!...

Ses mains s’étaient dressées, ouvertes, en un geste redoutable, direct, presque exact. Ensuite, baissant lentement les bras en même temps qu’elle diminuait l’intensité de ses cris, elle ajouta avec un mépris subit :

— Le meilleur compliment que les dieux puissent attendre de nous est notre silence!...

Et ce mot, “silence”, fut brisé par une triple clameur. Le son s’enfonça dans les oreilles d’Héraclès et l’accompagna tandis qu’il sortait de la funeste maison : un cri rituel, tripartite, provenant des esclaves et d’Elea, les bouches démesurément ouvertes, formant une seule gorge brisée en trois notes distinctes, aiguës et assourdissantes, qui projetèrent hors d’elles, en trois directions, le rugissement funèbre des gosiers*.

* Il est surprenant que, dans son édition érudite de l’original, Montalo ne fasse même pas référence à la forte eidesis que révèle le texte, du moins tout au long de ce premier chapitre. Mais il est également possible qu’il ignore l’existence d’un procédé littéraire aussi étonnant. A titre d’exemple pour l’édification du lecteur curieux, et aussi pour expliquer avec sincérité comment j’en suis venu à découvrir l’image cachée dans ce chapitre – car un traducteur doit être sincère dans ses notes ; le mensonge est le privilège

de l'auteur –, je rapporterai ici la brève discussion que j'ai eue hier avec mon amie Helena, que je considère comme une collègue docte et pleine d'expérience. La conversation est venue sur le sujet, et je lui ai dit avec enthousiasme que *La Caverne des idées*, l'ouvrage que j'ai commencé à traduire, était un texte eidétique. Elle est restée à m'observer, immobile, la main gauche tenant par la queue une des cerises de l'assiette proche.

— Un texte quoi? fit-elle.

— L'eidesis, expliquai-je, est une technique littéraire inventée par les écrivains grecs classiques pour transmettre des clés ou des messages secrets dans leurs œuvres. Elle consiste à répéter des métaphores ou des mots qui, isolés par un lecteur averti, forment une idée ou une image indépendante du texte originel. Arginuse de Corinthe, par exemple, dissimula sous une eidesis une description très détaillée d'une jeune fille qu'il aimait dans un long poème apparemment consacré aux fleurs des champs. Et Epaphe de Macédoine...

— C'est très intéressant, sourit-elle, l'air ennuyé. Et on peut savoir ce que cache ton texte anonyme, *La Caverne des idées*?

— Je le saurai quand j'aurai fini de le traduire. Dans le premier chapitre, les mots les plus souvent répétés sont "chevelures", "mèches" et "bouches" ou "gosiers" qui "crient" ou "rugissent", mais...

— "Chevelures" et "gosiers qui rugissent"?... m'interrompit-elle avec simplicité. Il parle peut-être d'un lion, non?

Et elle mangea la cerise.

J'ai toujours détesté cette capacité des femmes à parvenir à la vérité sans se fatiguer en prenant le raccourci le plus direct. Ce fut alors à mon tour de rester immobile, en l'observant avec de grands yeux.

— Un lion, bien sûr... murmurai-je.

— Ce que je ne comprends pas, poursuivit Helena sans accorder d'importance à la question, c'est pourquoi l'auteur considérait l'idée d'un lion comme secrète au point de la dissimuler sous... comment as-tu dit?

— Une eidesis. Nous le saurons quand j'aurai fini de le traduire : un texte eidétique ne se comprend que si on le lit de A à Z, en disant cela je pensais : "Un lion, bien sûr... Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt?"

— Bien – Helena considéra la conversation comme terminée, replia ses longues jambes qu'elle avait étendues sur une chaise, posa l'assiette de cerises sur la table et se leva. Continue à traduire et tu me raconteras.

— Ce qui est surprenant, c'est que Montalo n'ait rien remarqué dans le manuscrit original... dis-je.

— Eh bien écris-lui une lettre, suggéra-t-elle. Cela fera bien et il te remarquera.

Et bien que je feignisse tout d'abord de ne pas être d'accord – pour qu'elle ne remarquât pas qu'elle avait résolu tous les problèmes en un clin d'œil –, ce fut ce que je fis. (*N.d.T.*)

